

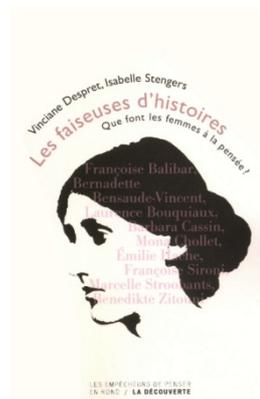
Les faiseuses d'histoires

Que font les femmes à la pensée ?

Vinciane DESPRET – Isabelle STENGERS

Contributions de Françoise Balibar, Bernadette Bensaude-Vincent,
Laurence Bouquiaux, Barbara Cassin, Mona Chollet, Françoise Sironi,
Marcelle Stroobants, Benedikte Zitouni

Les empêcheurs de tourner en rond / La découverte
2011



Comment j'arrive à cette lecture

Une toile qui se tisse dans une constellation d'autrices vivantes, Starhawk, Isabelle Stengers, Mona Chollet, l'ectoplasme de Virginia Woolf, des histoires de sorcières. Des échos, au fil des lectures, de femmes qui pensent à comment elles pensent.

Je pourrais suivre la trace empruntée – carnet de recherche es-tu là ? – calculer l'alignement des planètes qui m'amène à parler de ce livre-là plutôt que des autres. C'est février, j'arpente des livres. Fatiguée d'arpenter des terrains, je décris mon terreau, j'essaie de situer d'où est ce que je pense, ce qui a nourri mes neurones. Quelles disciplines me plient, quelles lunettes déplient le monde sous mes yeux. Le 29 janvier, j'écris : à quelles sciences je résiste ? Quelle part de construction genrée dans mon rapport au savoir ? Ici, des femmes qui racontent ce qui met en mouvement leur pensée, ou ce qui l'empêche.

Qui sont elles ?

Isabelle Stengers et Vinciane Despret sont philosophes. La première a écrit sur l'histoire des sciences, et son rapport avec le pouvoir. Elle a créé la collection *Les empêcheurs de penser en rond* avec Philippe Pignarre. Dans le texte il est dit : « elle fréquente la pensée depuis longtemps ». La deuxième a écrit sur les émotions, sur les relations de l'homme avec les animaux. Il est dit : « elle s'est exercée à l'usage des « terrains » et des dispositifs qui ont pour ambition de faire penser ».

Elles s'attachent à penser les pratiques avec lesquelles elles interrogent leurs sujets de recherche, et regardent comment l'activité scientifique se met au travail dans d'autres disciplines.

Virginia Woolf – sur la couverture – instigatrice d'un « Think, we must », repris comme un héritage, réinterrogé, prétexte à inviter d'autres plumes à en prendre le relais. Les contributrices : des femmes qui gravitent dans des espaces de transmission de savoir, des femmes qui écrivent.

Comment je chemine là-dedans

Je survole, puis je suis le chemin de pensée en détail, je transcris beaucoup d'extraits. Je laisse reposer, lis autre chose, dont le premier chapitre d'un livre d'Isabelle Stengers avec Philippe Pignarre. Je repère de manière flagrante des récurrences de motifs dans l'écriture.

Impression d'une écriture soustractive, qui prend mille précautions à dire ce qu'elle ne veut pas dire, qui anticipe ce que d'autres pourraient objecter. Prolifération des *sans*, des *ni*, des *pas plus*. Une approche vers le propos qui déroule d'abord longuement d'où est situé le point de vue de celles qui écrivent. Qui appuie la prise de risque d'écrire sous leur angle (*nous faisons le pari*). Qui raconte la genèse du geste d'écriture, de la rencontre des cerveaux qui écrivent ensemble.

Un souci de s'inscrire dans un héritage, *sans* s'en revendiquer, mais en le prolongeant par ajout de nouvelles variations. Ce point de ralliement à un discours passé, elles le nomment *cri*. Comme si elles n'avaient pas eu le choix de ne pas l'entendre.

Alors je reviens à mes notes et j'essaie de ne pas redire dans leur langue ce que raconte cette lecture.

Comment c'est fait, qu'est ce que ça raconte

Quand j'écris : *elles, je parle des autrices*.

Quand il y a une étoile * ça renvoie à des extraits en annexe 1.

Il y a deux parties. La première où elles situent leur entreprise d'écriture et retracent le chemin et les rencontres qui ont fabriqué la question qu'elles (se) posent. « *En faire une question de « terrain », non seulement le « terrain où l'on pense » mais aussi le « terrain qui nous fait penser* ». La deuxième où elles font dialoguer et commentent les réponses reçues suite à l'invitation épistolaire adressée à leurs paires.

La première partie.

Elles racontent leur rencontre autour d'un point de départ commun. Le *nous* qui commence à deux, depuis une Université belge qui se démocratise tout en maintenant des exigences d'excellence et de production d'un savoir jugé utile. Deux philosophes qui se surprennent à se dire « tiens, toi aussi ? » dans leur posture et leurs pratiques, à qui on a dit « bienvenue, [mais] ne faites pas trop d'histoires ».

Elles convoquent Virginia Woolf et son texte *Les trois guinées*, lettres écrites en réaction à son refus de signer un manifeste pour « protéger la culture et la liberté intellectuelle » à la veille de la guerre qui s'annonce en 1914. Un refus que ce qui lui est cher serve d'étendard, un *pas en notre nom*, où elle rappelle l'exclusion de ces « *filles et sœurs d'hommes cultivés* » qui n'ont pu rejoindre les bancs de l'université. Elle relève des vertus intellectuelles que les femmes n'auraient pas eu le choix de cultiver : « *sans aucun mérite car elles n'y sont pour rien, elles sont immunisées contre certaines contraintes.* » * et lance cet appel : « *penser nous devons* ».

Qui est ce *nous* censé penser. Comment est-ce possible de parler en tant que femme, quand on souhaite parler en tant que scientifique. Pour éclairer la question, elles évoquent plusieurs événements.

Il y a les femmes qui entrent à l'université en s'inscrivant dans la mémoire des luttes féministes, pour y écrire des pans de la science du point de vue des femmes, avec l'idée qu'on ne peut pas séparer un savoir de qui l'a produit et comment.

Il y a d'autres femmes qui transforment par leur approche le rapport à leur objet d'étude (des singes), affirment le faire par exigence du métier et par égard pour ce que leur objet a à leur apprendre, et refusent de détourner l'attention des recherches pour en faire une tribune politique.

Il y a aussi les idées de Leibniz reprises par l'entremise d'une autre philosophe¹, qui amènent les autrices à suggérer que « *si les femmes s'y entendent, ce pourrait bien être en raison d'une attention portée aux manières de faire, de dire, de penser. En raison d'un refus de laisser un « parler vrai » barrer la route à un « parler bien », Parce qu'elles ne s'érigent pas en chefs de secte, ne prétendent pas faire taire mais partagent un amour désintéressé du langage et de la pensée.* »

Une hypothèse de travail est posée. Elle dit : « *les choix opérés en tant que chercheuses, le choix des objets et des manières de les traiter auraient été fait en tant que femmes, en tant que nouvelles arrivantes à l'université, à qui l'on dit que leur présence est normale* ». Alors que. Alors que les femmes ont pensé « *en remuant des casseroles et en balançant des berceaux* ». Alors que « *peut-être, nous avons bel et bien fait intrusion là où la pensée s'est définie comme une affaire d'hommes* ». Hypothèse du *nous*, qui veut aller se frotter au : le personnel est politique.*

« *Nous avons hérité de la question de comment nous situer en tant que femmes, mais c'est en définissant l'héritage à partir de la question qu'il pose, la question même de sa reprise, que nous avons pu commencer à y répondre.* » Elle font alors des détours par des histoires (avec des chameaux) qui situent ce qui constitue leur héritage de la pensée. Un matériau qui s'inscrit dans une histoire de la pensée, avec lequel elles vont pouvoir construire leur question.

Vinciane Despret, c'est la rencontre avec les ethnopsychologues et leur approche culturaliste des émotions, un regard qui déconstruit ses propres savoirs dans le contraste réflexif avec d'autres conceptions. Un regard rapproché ici de l'exercice de la traduction :

« *C'est dans la seule version, la traduction qui mène à sa propre langue, que l'on peut sentir la multiplicité des manières de traduire, et le choix à faire. [L'intérêt de la version] n'est pas de faire table rase des autres, mais de créer, ou faire percevoir, des rapports que les autres taisaient, ou auxquels elles donnaient un autre sens. Une version c'est d'abord une transformation créatrice. [...] Multiplicité qui affirme explicitement l'importance du problème à propos duquel les versions se multiplient.* »

Isabelle Stengers, elle, part du refus (vis à vis d'une position intellectuelle, d'un acte) qui engage et situe. Un refus comme le point de départ pour déployer un territoire de pensée où l'on prolonge les

polémiques en ajoutant de nouvelles dimensions aux problèmes, plutôt que de se confronter aux idées dans un rapport binaire du « ou bien...ou bien » qui exige une réponse.

Elles écrivent : « *spéculer des possibles* »

Deuxième partie

Elles se posent la question : comment on pose la question. La forme de celle-ci induisant les réponses, elles font le choix de s'adresser à leurs interlocutrices par le prétexte du : *en tant que*, ici relativement indéterminé, ne désignant pas ce qui rassemble. Une induction qui propose une prise de relais mais ne dit pas comment le prendre, prétexte pour recueillir des nouvelles versions de la question.

Leur réflexion, au passage, aborde la démarche de l'enquête, où la personne interrogée se retrouve à livrer matière à analyse pour des chercheurs qui feront rentrer les réponses dans l'hypothèse induite par la forme de leur question. « *Qui dit que les [concernés] trouvent cette question intéressante ? Qui dit qu'elle est pertinente ? Qui dit que tous ces jugements à l'emporte-pièce ne sont pas justement tributaires d'une question qui ne peut conduire qu'à eux ?* »

Comment formuler la question sur le sujet qui nous réunit (en tant que – concernés) devient ainsi la question qui est adressée aux enquêté·e·s.

Une lettre. Référence à Woolf. Et si « *penser nous devons* » alors « *que font les femmes à la pensée ?* ». Lettre adressée à des femmes que la question peut intéresser, pour qui penser est un enjeu. A vous les studios. D'autres voix s'en mêlent, les autrices coupent et collent les extraits de réponses, commentent ce qui fait relief au fil des récits d'expériences. Qu'est ce que ça donne.

Le *en tant que femme* est soumis à des appels à vigilance. Attention à ne pas en faire une assignation à résidence de la pensée, à ne pas faire des prétendues compétences relationnelles des femmes une vocation naturelle.

Les questions de statut et de place sont au travail. Quelle place, là où « *beaucoup de nos collègues ne nous pardonneront d'être intelligentes que si nous renonçons à être brillantes* ». Le repli sur une posture inoffensive est possible, posture où la mise en cause se fait « *sous forme de question ou de suggestion dont elles laissent déjà entendre en les formulant qu'elles pourraient être prêtes à y renoncer* ». ».

Une fois parvenue à un statut (au sein de l'université), que faire de son pouvoir. Comment continuer à activer les solidarités, résister à un savoir qui prétend expliquer du vrai. Comment faire exister des pratiques de transmission qui prennent en considération l'intelligence de celles et ceux qui sont en position de recevoir le savoir.

Les pratiques d'enseignement évoquées par Benedikte Zitouni et Emilie Hache en témoignent * avec cette attention à trouver un style qui laisse aux lecteur·ice·s la place de penser, à se demander à qui on s'adresse, à activer toujours le désir pour les connexions entre des idées qui permettent de mieux comprendre où l'on est.

Il est aussi question d'émancipation de la pensée des autres, « *s'autoriser à penser* » dit Bernadette Bensaude-Vincent, « *se poser en auteur, responsable de ses propos* », en dehors du sillage d'autres (en l'occurrence des hommes) qui pensent, qui ont pensé avant.

Penser est une activité qui demande du temps, de la disponibilité, des moyens aussi². « *On le sait depuis l'Antiquité, la philosophie est la fille du loisir. Elle n'est guère compatible avec le souci, le soin constant. Le care ne laisse guère de liberté de penser.* »

Pour Mona Chollet il s'agit d'aller penser entre deux assignations : celle d'une « vocation féminine » essentialiste, et celle d'un refus de toute « spécificité féminine ». Il s'agit de ne pas nier les questions que posent l'idée d'un « déterminisme biologique », en l'abandonnant aux discours qui tentent de s'appuyer sur la nature pour justifier ce qui diffère. Elle propose plutôt de reconnaître une culture

propre aux femmes, dont les valeurs pourraient référer à la culture dominante sur le mode de la résistance*.

Sur cette piste, les voix des contributrices se font écho, et cherchent à définir ces manières d'être qui seraient propre à leur culture. Modes de pensées qui tendent à se nommer en épilogue : la recherche d'une position qui dérange, qui rit du sérieux, tente d'inverser les paradigmes pour les mettre au travail, multiplie les versions d'un même problème, qui crée du lien entre les genres.

Des faiseuses d'histoires. Elles concluent là-dessus : une invitation à ne pas se conformer, ne pas se soumettre, avec dignité. « *Les faiseuses d'histoires [...] n'acceptent pas, ou pas tout à fait, la place qui leur a été faite, et le silence qui va avec* ».

Ce que ça me fait dire – c'est quoi le lien avec ma recherche

La question du comment penser est intimement liée aux sujets de recherches de toutes celles qui écrivent. Les détours par tous leurs travaux éclairent leur manière d'y entrer. Une écriture qui cultive le pas de côté pour nourrir le propos initial. Et le formuler autrement. Ça produit parfois à la lecture des effets de dilution, et aussi de redondance avec cette langue qui commente et paraphrase. Mais ça me pose plein de questions sur la méthode et les enjeux de ma recherche.

Je lis la question « en tant que femme » comme un prétexte pour se demander « comment penser ». Chacune des contributrices déploie davantage ce à quoi elle tient dans le travail de la pensée, qu'elle ne s'inscrit dans l'histoire des féminismes ou des questions de genre. En épilogue, le texte donne voix à ces contradictions interne : peut-on s'affranchir de l'héritage du féminisme lorsqu'on pense et qu'on écrit, alors qu'on pense et écrit depuis cette place de femme. Comment le prolonger, cet héritage, par la langue, l'exercice d'une langue qui relie les mondes, en racontant de nouvelles histoires.

Et moi je pense *en tant que* quoi, dans la complexité de mes déterminismes. Femme, oui d'accord. Et quoi d'autre.

Leur terrain à elles, c'est l'université. Et moi qu'est ce que ça donne si je pose leur question à mon terrain. Je tenterai l'expérience quand j'aurais décrit mon terrain. En attendant j'ai envie de distinguer les deux aspects.

Comment penser

Le dispositif d'induction de la recherche me parle. Comment la question qu'on fabrique se laisse transformer en retour par ce qu'en entendent les autres (les enquêté·e·s, les co-formateur·ice·s, les proches), comment de nouvelles dimensions apparaissent dans le processus de travail. Ça me fait dire que tout ce qui peut faire matériau est à étiqueter consciencieusement (qui – où – quand – comment) pour pouvoir identifier l'échantillon de langue que je pourrais vouloir faire parler dans ma recherche.

Comment penser, je retrouve la formulation de cette question dans des notes à l'issue d'une semaine d'entraînement mental. Comment je pense, comment font les autres, qu'est ce qu'il en transparait au travers du langage, c'est une activité que j'observe, qui me fait écrire. Tellement que c'est en annexe 2. J'écris : je ne pense pas seule. J'ai une foule dans ma tête qui me parle quand j'écris. Je pense après d'autres, en même temps que d'autres, en interaction avec des figures affectives. Je lis ce texte et voilà qu'une nouvelle brochette de penseuses s'incruste au salon de thé et vient poursuivre la discussion, bienvenue, merci pour vos contributions.

Oui mais. Penser nous devons. Penser nous devons, ça ressemble à une nouvelle injonction. Est ce que je peux aussi penser tranquille - sans me regarder penser. Est ce que s'il vous plaît vous pouvez la mettre en veilleuse, là au salon de thé. Est ce que je peux essayer de penser toute seule. Voire arrêter de penser et faire ce qu'on me dit de faire sans me poser de questions.

En tant que femme ?

J'attrape la proposition du livre, celle qui m'invite à penser le genre, en me demandant comment j'ai construit mon rapport à la pensée. D'où j'arrive aujourd'hui, pour prendre un rôle d'apprentie-chercheuse (transforme la fin des mots si t'es un homme), comment je fais avec pour produire de nouvelles formes de savoir. Du savoir pour qui, avec qui, comment.

Comment les institutions patriarcales du savoir ont fabriqué des représentations du monde, un certain rapport à la science, à la nature, à l'apprentissage, une certaine manière de construire un discours. De quoi avons-nous été séparé.e.s.

Oui mais. Je suis embêtée. J'ai du mal à distinguer ce qui relève du genre. Je trouve bien, dans mon récit de vie et ses extensions, des situations où des hommes tartinent leur savoir (et ou le mien reste dans le pot), m'expliquent la vie, me suggèrent les éléments majeurs de la culture à laquelle il est inenvisageable que j'aie pu échapper, citent les intellectuels de leur sexe qui ont dit ceci et cela.

Je reviens d'aller boire un café et l'expérience du comptoir me le confirme. Alors j'émet des hypothèses, sur des tendances (avec la précaution de préciser qu'un individu, quel que soit son genre, est traversé de manière complexe par celles-ci).

Hypothèses donc.

Tendance genrée masculine à manier des concepts qui petit à petit se détachent de l'expérience qui les a formés, au risque de ne plus savoir de quoi on parle (s'il vous plaît est ce qu'on peut appeler un chat). Tendance genrée féminine à intégrer dans le trajet de pensée les émotions, les affects, ce qui relève de l'intime, est ce qu'il y a un risque de manquer de distance, de passer à côté de l'analyse.

Tensions entre des tendances à séparer ou relier. Un mot pour détendre : distinguer.

Distinguer comme reconnaître une existence propre à un objet, et lui permettre de maintenir flous ses contours, poreux aux caractéristiques des autres objets qui l'entourent. Un mot qui fait plisser les yeux ou met en mouvement pour aller y regarder de plus près

Annexe 1 – Extraits

* D'après Virginia Woolf des vertus intellectuelles

« Préférer le ridicule, ou la dérision à la célébrité et aux louanges ; pratiquer la chasteté, c'est à dire le refus de prostituer son cerveau ; s'en tenir à la pauvreté, à gagner juste assez d'argent pour vivre correctement et pas un sou de plus ; maintenir sa liberté à l'égard des loyautés artificielles, celles qui enrégimentent, mobilisent, font hurler avec les loups. »

* Le personnel est politique – pour les deux philosophes ça pourrait être :

« si faire de la philosophie c'était prendre au sérieux des dilemmes incontournables, des alternatives indépassables, des injonctions qui mettent au pied du mur, nous préférions ne pas. Et lorsque nous voyions les auteurs que nous lisions camper une position héroïque, comme si le destin de l'humanité ou la vocation du sujet étaient en jeu dans la question qu'ils posaient, il faut bien dire que nous riions sous cape, tout en sachant très bien que ce rire pouvait signifier que nous ne serions jamais de « vraies » philosophes. »

* Postures vis à vis du savoir-pouvoir

Benedikte Zitouni - « Expliquer. Il faudrait abolir le mot expliquer ! »

« Je trouve ça indécent, et c'est une ressource dont je me prive consciemment dans mon travail de chercheuse et d'enseignante. [C'est plutôt une contrainte, la pratique d'un style austère] parce qu'à chaque fois que je me donne des grands airs, des élans plus larges, des vérités quoi, je dois les effacer parce que je me rends compte que je reproduis une violence que je ne peux pas assumer, je vois surgir à nouveau l'homme-qui-se-permet-d'expliquer-sans-qu'on-lui-ait-rien-demandé. »

« J'ai aussi appris à dramatiser le récit : un, pour ne pas ennuyer la lectrice ; deux : et c'est très important pour moi, il faut toujours que la lectrice sente qu'il y a quelqu'une qui raconte, qui exagère le trait, qui manipule les données [...] je ne peux pas prévoir ce qu'elle, avec toutes ses connaissances, va pouvoir faire de mon texte et donc je dois laisser de la place à ces connexions et ne pas les prédéterminer »

[Elle parle de ses cours] « Je ne pose jamais la question dans l'auditoire « qui sait ? », « qui pense ? », parce que le silence qui suit me met très mal à l'aise. Évidemment qu'ils savent, ils en savent d'ailleurs beaucoup plus que moi, mais je les ai mis dans une situation trop abrupte d'extraction d'un petit élément de connaissance ».

Emilie Hache - « Enseigner, cela ne va pas de soi »

[Risque que cela devienne un pouvoir-sur] « un pouvoir qui [me] fait partager avec certain/e/s le fait de voir ce que d'autres ne voient pas. En ce sens, ce rapport est à craindre comme un [mauvais] sort qui peut [me] détruire, [m']empêcher d'écrire, d'agir, de penser, qui a un jour vaincu Virginia Woolf comme il l'a rendu auparavant « voyante ». La question devient ici comment répondre aux obligations, aux êtres vis-à-vis de quoi/qui le rapport de genre engage, sans se laisser détruire par lui. »

« Que « ça n'aille pas de soi » m'empêche – en partie, pas toujours, pas assez – de faire appel à la pensée de manière tout-terrain, c'est à dire en oubliant ceux devant qui on parle. Quand Virginia Woolf écrit que nous devons penser partout, dans le bus, dans la cuisine, dans un défilé, j'entends aussi que nous, qui sommes entrées à l'université, devons penser devant les personnes qui sont dans le bus, à la cuisine, ou dans le défilé. Que ce que j'écris, moi qui suis entrée à l'université, qui ait fait le choix de la pensée, ne leur fasse pas honte »

Benedikte Zitouni - « They wanted et nous avons des comptes à leur rendre »

« Je me demande vraiment qu'est ce qu'on a fait de ce désir de savoir, d'apprendre, de connaître ces univers auxquels l'université donne accès ou, du moins, dont elles offre les prises. [...] C'est au désir qu'on doit rendre des comptes. Ce n'est pas un désir d'être cultivées. On ne monte pas sur un toit pour ça. Ce n'est pas un désir de cumuler des mondes et des savoirs non plus, mais je crois que c'est un désir qui provient de la sensation d'un cerveau qui se heurte aux quatre murs du crâne, qui veut plus de connexions, d'articulations, d'étrangetés pour mieux s'en sortir, pour mieux comprendre ce dans quoi on se trouve ; c'est un cerveau qui sait que ces connexions, altérations sont là, qu'elles existent mais qu'on ne peut pas le faire toutes seules, que quelques unes doivent nous y aider... »

« [Ce que ça veut dire pour la chercheuse que je suis] : Un, est ce que j'ouvre une connexion ou un monde dans ma recherche ou mon cours ? Je sais que c'est prétentieux de dire ça mais c'est la contrainte qui devrait nous tenir quand on parle devant ces générations-là. Deux, malgré les doutes et les critiques, ne pas laisser tomber la promesse que l'université représente [...] trop facile de se la jouer blasée. [...] Trois, est ce qu'on se stimule les unes les autres pour oser, écrire, tenter, fabuler, afin que de nouvelles connexions se créent... ? »

*** Une culture féminine ?**

Mona Chollet – « Pour une culture féminine sur le mode de la résistance »

« Parmi ces valeurs niées et refoulées, je vous citerais pêle-mêle une plus grande capacité à envisager l'être humain sans opposer la nature et la culture, sans nier absurdement la présence de la nature en lui et se sentir humilié par elle ; une capacité à penser en termes de liens et d'interdépendances, plutôt que d'objets isolés et distincts ; une capacité à penser et à écrire avec la plus grande honnêteté possible envers soi-même et les autres, sans avoir peur de mettre sur la table ses propres doutes ou faiblesses, sans se soucier d'adopter une posture avantageuse, ni de manifester son ralliement à un « club » intellectuel dont on aurait à cœur de protéger le fonds de commerce – ce qui autorise aussi à mettre sur la table ses aspects peu glorieux, ou ce qui, aux yeux des autres, n'a simplement pas vocation à devenir un matériau pour la pensée. »

Barbara Cassin - « Faire passer de la pensée partout, c'est la vraie perméabilité. »

« Le contraire de la perméabilité c'est la maîtrise ou l'anesthésie. Il faut l'affirmer avec suffisamment de force pour que la non-maîtrise soit une position respectable. »

« Pour moi, être femme, c'est ne pas croire ou ne pas vouloir incarner la différence des genres littéraires. Je ne peux pas croire quand j'écris qu'il y a une différence entre la poésie, le roman, la philosophie. [...] Les limites viennent toujours après, elles se dessinent quand on agit, elles ne sont pas préexistantes mais produites, et elles sont produites de telle sorte qu'on peut tout le temps les remettre en cause ».

Annexe 2 – Comment je pense que je pense

Appeler un chat un chat. Comment on passe son temps à ne pas dire, à chercher d'autres mots pour éviter de dire de quoi on parle. Fabriquer des concepts théoriques déconnectés des réalités plutôt que dire des choses simples et triviales.

Les mots qui risquent de figer la pensée en mouvement. Une pensée dont le savoir n'est jamais acquis, toujours à reformuler en fonction des contextes, sans cesse redéployé avec de nouvelles inconnues, de nouveaux éléments à manier, agencer, relier autrement pour leur faire dire de nouvelles choses.

D'où est ce que certains savoirs affirmés avec certaines langues me donnent l'impression de ne plus rien comprendre à ce que je pensais savoir.

Penser nous devons. Je dois, vraiment ?

D'où vient cette nécessité vitale de penser. Je sens qu'elle est physique. Une intuition que c'est ça. Une partie de moi comprend quelque chose avant que je puisse me le formuler. Des bribes de neurosciences : cerveau limbique et reptilien. Circulation ultrarapide des données, la myéline lubrifiant de la pensée. Le cortex qui, après, organise, raisonne, conceptualise. Les neurosciences ça pourrait être une boussole, conscient au nord, inconscient au sud.

L'impression qu'avant de savoir que je sais, je sens que je vais bientôt savoir. Quelque chose résonne : oui c'est ça. Ça picote, met en mouvement. Désir activé. Enthousiasme de la (re)découverte à venir.

Est ce qu'un jour on acquiert le savoir. L'acquisition comme pour dans les grilles d'évaluation de l'école. Non acquis. En cours d'acquisition. Acquis.

Acquis peut-être au moment donné. Puis les neurones se referment sur les sentiers où les idées ne randonnent plus. Jusqu'à ce qu'un beau matin on écarte des feuillages, un chemin familier apparaît, on nettoie un peu et on redécouvre ce qu'on avait oublié, avec des yeux qui en ont vu d'autres depuis. Dire que le savoir est acquis ce serait comme dire qu'on possède un territoire, carte avec plein de chemins, mais en restant enfermé dans un château, à contempler le royaume dans lequel on n'ira jamais se promener.

Je pense avoir acquis des savoirs. Je sais marcher. Je sais lire. Je sais parler. J'ai acquis les savoirs qui me permettent de construire et déconstruire du savoir. Mais je dis qu'ils sont acquis parce que je me promène tous les jours sur leurs chemins.

Traduire c'est comprendre. C'est refaire le chemin de pensée avec d'autres langues.

Comprendre c'est prendre le temps de digérer un savoir pour qu'il fasse partie de mes cellules, qu'il soit intégré à mon programme génétique et détermine la suite de mon développement.

Tension entre ce que mes affects et mon inconscient produisent sans cesse d'images, d'intuitions, de langues, de gestes, et la distanciation nécessaire à l'observation de la réalité. Je soupçonne mes affects d'être pertinents. Ils sont soupçonnés : quelque chose comme une méfiance. Une méfiance qui fabrique de la résistance soit envers le savoir qui cherche à les contrôler, les mettre dans des cases, soit envers ce que je ne contrôle pas et me fait agir à l'encontre de ma volonté consciente (non, vraiment, moi je désire ça ? ah mais non ça n'est pas possible, je ne suis pas d'accord).

L'inconscient qui est au courant de plein de choses avant moi, avec qui je tente d'établir une collaboration. Souvent je pense : je comprendrai plus tard. J'ai dit *méfiance*, ce serait peut-être davantage une histoire de vigilance. Une vigilance en contrepoint de la confiance que je tente de d'accorder à ce que je ne contrôle pas.

Penser vient de l'inconscient ça me dit quelque chose...

Pourquoi je raconte ça. Si dans la recherche, je constate que j'écris, qu'après je relis et je comprends. Alors, comprendre à posteriori, ça impliquerait de ne pas chercher à (tout) comprendre avant d'avoir posé un acte, mais de faire ensuite l'effort de l'analyse de ce qui est produit.